

## **Homélie du 21 janvier 2008** **Basilique de Saint-Denis**

### **Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.**

Marthe, le crois-tu vraiment ?

Marthe-que-nous-sommes, sur le seuil d'un tombeau, devant la pierre froide, peut-être sans espoir, me crois-tu ?

Moi, je suis la résurrection et la vie, Marthe, et ton frère qui est là dans le creux de la tombe, ton ami et mon ami, ton époux, ton roi, est vivant.

Marthe, me crois-tu si je te dis que la vie déborde même le tombeau, que la pierre est roulée, enfin, et que tout commence.

Marthe me crois-tu ?

Oui Seigneur, ... mais si seulement tu avais été là ! Alors tout aurait été autre et autrement. Alors mon frère ne serait pas enfermé là dans le froid de la pierre, alors il n'y aurait pas eu de larmes, pas un cri, et plus cette douleur, là, au creux du ventre. Alors, mon Seigneur, le sang n'aurait pas coulé, la lame, cette horrible faux, ne serait pas tombée.

Oui mon Seigneur, si tu avais été là, nous ne pleurerions pas aujourd'hui devant un corps, mort. Tu aurais empêché le massacre et l'ignoble forfait. L'armée de tes saints anges et archanges serait, sur ton ordre, intervenue et aurait stoppé là le geste infâme.

Car tu es Dieu, le Dieu puissant et redoutable qui, on me l'a dit, a détruit d'une vague d'écume toute l'armée des Égyptiens, quand les tiens, eux, traversaient la mer sans mouiller même leurs vêtements.

Si tu avais été là, mon Seigneur et mon Dieu...

Pourtant il est là Marthe, et il pleure tout comme toi. Tu peux voir ses larmes, les larmes du Tout-Puissant, ici, arroser la terre et laver le corps endormi. Car Dieu est mort avec lui, ce jour. C'est un peu lui que l'on a tué sous le coup de la lame. C'est lui qui meurt dans chacune de nos morts car il a voulu mourir pour nous, pour que notre mort soit sa mort et que par sa mort notre mort soit morte ! Il est mort un jour d'histoire, et par sa mort il a tué la mort. Il a souffert pour nous libérer de toute souffrance.

Là, sur la croix de bois, il nous a devancé. Il est mort d'avoir aimé, lui le Tout-Puissant, créateur et du ciel et de la terre.

Et son silence devant le cri des bourreaux, fut sans nul doute, la manifestation la plus éclatante de sa toute puissance.

Un Dieu, Seigneur de l'univers, créateur des mondes, qui voulu, par amour, ne pas user de sa toute puissance. Car la puissance qui se déploie dans la violence et dans la force est décidément prisonnière d'elle-même frères et sœurs. La toute-puissance véritable se manifeste, elle, dans sa retenue et dans le choix libre et aimant de la faiblesse. Car c'est quand je suis faible alors que je suis fort.

Dieu a retenu son bras, il s'est fait serviteur et victime. Le Seigneur de l'univers a choisi d'être esclave, par amour.

Alors ne le cherche pas, Marthe, dans l'éclat du tonnerre, ou dans la fulgurance de l'éclair, mais bien plutôt dans la fraîcheur d'une brise gracile qui seule a pu faire éclater la pierre de nos tombeaux. Il est de toutes les larmes échappées de nos yeux en vue du plus beau des sourires.

Oui Marthe, je veux croire en un Dieu qui pleure et en un Dieu qui meurt.

C'était le Dieu de Louis, c'est mon Dieu et le vôtre. Ce Dieu tout puissant qui n'avait pas de corps, et puis qui s'incarna : le Verbe éternel a pris l'épaisseur de notre chair, l'invisible se laisse voir désormais ; l'intangible devient palpable ; l'intemporel entre dans le temps ; Le Fils de Dieu devient le Fils de l'homme pour qu'avec lui l'homme devienne Dieu.

C'était là la foi de Louis, celle qu'il avait reçue de ses Pères. Celle qu'il a voulu transmettre, celle qui l'a fait vivre et celle qui l'a aidé à mourir. Une foi tout pleine d'espérance, une foi qui est espérance comme nous l'a superbement rappelé le Saint-Père dans sa dernière encyclique. L'espérance de voir Dieu, enfin, tout au bout de la course. Espérance d'être enfin et pour toujours avec celui que mon cœur aime. Espérance de voir l'injustice punie et le mal pour toujours condamné.

Je crois et je l'espère. L'évangile qui nous le clame aujourd'hui : « Je suis la résurrection et la vie » ; et saint Paul nous l'éclaire : « Frères, je ne veux, pas que vous soyez ignorants au sujet des morts... » Et de nous brosser, comme il sait le faire, ce tableau superbe de la fin de l'histoire où Dieu sera tout en tous, où nous serons appelés pour ce à quoi nous avons été destinés depuis l'origine des siècles : voir Dieu tel qu'il est et nous voir, nous, semblables à lui.

Il nous l'a promis. Alors nos parents se lèveront les premiers. Tous ceux qui nous ont précédés, ceux qui nous ont offert d'être ce que nous sommes, tous les peuples de la terre, et parmi eux ce bon peuple de France, ces hommes et ces femmes morts avec Dieu qui ont fait notre histoire :

« Heureux, dira Péguy, ceux qui sont morts pour la terre charnelle mais pourvu que ce fût pour une juste guerre.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles couchés dessus le sol à la face de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu et les pauvres honneurs des maisons paternelles, car elles sont l'image et le commencement et le corps et l'essai de la maison de Dieu.

Heureux les grands vaincus, les rois désabusés. »

Heureux peuple de France. Et parmi eux, au milieu de ce peuple immense, l'instituant, et lui assurant sa forme et sa force, son être et son âme, on voit ce cortège de rois long de plusieurs siècles, cette chaîne ininterrompue et qui ne peut se rompre, cette coulée de sang qui a fait la France.

Dans cette patrie céleste, ce séjour de gloire dont le livre de l'apocalypse nous fait goûter, de loin, la sublime splendeur, nous seront avec Dieu et pour toujours.

« Qui croit en moi, même s'il meurt vivra, Marthe, me crois-tu ? »

Crois Marthe, aie la foi pour nous et avec nous. La vie triomphe de la mort. Il nous l'a dit, il nous l'a montré. Lazare est vivant et l'autre tombeau sera vide au matin de Pâques.

C'est la mort de la mort. La vie a le dernier mot et les bourreaux n'y pourront rien. Dieu a choisi la victime, elle est sa part, son héritage et sa gloire. Il s'est fait victime avec la victime, la vie a choisi le faible pour confondre le fort. La mort est vaincue. Oh ! Elle peut s'acharner contre le faible, certes, mais la violence et la rage qu'elle mettra à le faire est la preuve éclatante de son impuissance et de sa défaite prochaine.

La vie a toujours le dernier mot : douce vengeance.

Louis vient de mourir, le parricide est accompli. La France n'a plus de chef. Très vite, trop vite, le corps meurtri du Roi est caché à la foule et amené au petit cimetière près de la rue d'Anjou. Là, dans un premier temps, avant que d'être portés dans cette basilique, les restes du roi de France sont déposés entre deux couches de chaux, en une fosse, vite comblée afin que rien ne puisse en indiquer l'existence. Car les bourreaux n'entendaient pas que le peuple de France, ces bonnes âmes attachées à leur roi, viennent sur les lieux comme en pèlerinage.

Mais la vie est plus forte que la mort. Car en enfouissant ainsi le corps de Louis, en voulant le faire disparaître de la terre de ses ancêtres, en oubliant volontairement de marquer la place où reposait son corps, malgré eux, ils avaient fait que, signe admirable, le tombeau de Louis XVI était tout simplement la France tout entière.

Que sur cette bonne terre de France fleurisse à nouveau le lys de nos ancêtres.

Amen

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.